

## 1/ CONSIGNES GÉNÉRALES

Même si l'épreuve de français-philosophie correspond à deux exercices distincts notés séparément (sur 10 pour le résumé, sur 20 pour la dissertation), elle constitue un tout global et cohérent. D'une part la contraction constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure tant il est vrai que la citation dont il faudra débattre s'éclaire tout naturellement de l'ensemble du texte à réduire. Et d'autre part, résumé comme dissertation réclament des qualités de compréhension d'un énoncé, de réflexion personnelle, de mobilisation des connaissances et de formulation, qui seront précieuses aux candidats, quelle que soit leur carrière ultérieure.

Il est aussi nécessaire de bien respecter les consignes. Tout dépassement du nombre de mots autorisé pour le résumé (soit de 90 à 110) est sanctionné, de même que toute tentative de fraude dans le décompte. Les fautes de langue peuvent valoir une pénalité allant jusqu'à 2 points sur 20.

Enfin, la dématérialisation des copies exige l'emploi d'une encre noire (ou bleue très foncée) et interdit le recours à tout type de correcteur (liquide ou sous forme de ruban). Si ratures il doit y avoir, elles doivent être rares et aussi propres que possible.

## 2/ REMARQUES GÉNÉRALES

### LE RÉSUMÉ

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte – en s'appuyant sur ses liens logiques (et pas seulement sur sa chronologie) afin de mieux appréhender la pensée de l'auteur – et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'important – et d'abord l'indispensable – de l'accessoire et surtout d'explicité de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

### LA DISSERTATION

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de **réfléchir** – ou **raisonner**.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse à la question posée par le libellé du sujet. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec ledit sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux trois textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

*L'exemple, c'est un élément qui permet de **chercher à dire** quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui **est dit** dans l'œuvre.*

*L'exemple **réalise** l'argument et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale.*

*Un exemple est une **bonne raison** de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'adhérer à la thèse.*

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan dit « dialectique » : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties. On oublie trop souvent en effet que l'important n'est pas le *nombre* mais la *nature* de la partie. Il faut que ce soit bien une « partie », c'est-à-dire un moment d'un raisonnement, une étape d'une démonstration. **Nous acceptons donc aussi bien un développement en deux parties qu'en trois.**

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

### 3/ REMARQUES SPÉCIFIQUES

Qu'on n'attende aucune révélation fracassante du présent rapport de la session 2022. Rien ne va être écrit qui n'ait été déjà écrit ici ou là, répété souvent, voire rabâché. L'ensemble du sujet n'a pas donné lieu à des difficultés **particulières**, mais a mis en lumière, encore et toujours, des erreurs de méthode d'ordre **général** ou des défaillances d'expression dont on ne s'étonne plus mais auxquelles l'on a quand même du mal à s'habituer. Toutefois, comme il n'est « point besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer », nous allons une fois de plus sur le métier remettre notre ouvrage.

#### LE RÉSUMÉ

Le texte de Pierre Gascar présentait plusieurs mérites ou avantages : totalement inédit, il est tiré d'une œuvre d'un authentique écrivain (prix Goncourt 1953, certes très oublié aujourd'hui) et son caractère littéraire marqué ne l'empêche pas de développer des idées claires et intéressantes – mais aussi, et c'est heureux, discutables – sur le thème même de notre programme : *l'enfance*. Pour le dire autrement : un « beau texte », sensible, concret, accessible (en dépit ou peut-être en raison de son caractère un peu « daté ») et qui, loin de traiter une question périphérique (l'éducation, la condition enfantine, le souvenir des primes années), porte sur la définition même de l'enfance, voire sur son *essence* supposée, ce qui en constituerait le *cœur*.

Sa thèse peut se décliner en quatre moments très facilement repérables, en particulier grâce à des « balises » évidentes permettant de naviguer en toute sécurité au fil du raisonnement (« Et pourtant », « Ainsi », « Soyons rassurés ») : 1. Malgré des menaces diverses (modernité, surprotection) 2. L'enfance conserve sa créativité comme l'atteste la permanence des mêmes jeux et dessins à travers les siècles 3. En effet l'enfance représente une part irréductible de notre humanité, avant toute détermination socio-culturelle 4. Cette disponibilité joyeuse persiste chez l'adulte, y compris dans nos sociétés atomisées.

Ces quatre moments pouvaient éventuellement correspondre à quatre paragraphes, même s'il nous semble que deux ou trois eussent mieux convenu. Il est bon qu'un résumé rende visuellement compte du raisonnement suivi par l'auteur à la fois par l'emploi de connecteurs logiques adaptés et par un découpage en alinéas explicitant la démarche globale plutôt que le « plan » détaillé du texte. Nous n'avons donc pas la religion du nombre : deux, trois ou quatre paragraphes étaient possibles – mais aller au-delà c'est courir le risque du morcellement, et proposer six alinéas correspondant à six phrases (ou revenir à la ligne après chaque phrase) trahit une incompréhension d'une des règles majeures de l'exercice.

L'extrait a été fort correctement compris dans sa visée générale, sa cohérence d'ensemble, si l'on excepte quelques cas isolés qui transforment le passage en réflexion sur le jeu (découverte de l'environnement, aide à l'apprentissage, conservation ou retour à l'âge adulte), intervertissant moyen et fin puisque Gascar ne se sert du jeu que comme argument prouvant l'intemporalité et l'humanité profonde de l'esprit d'enfance. Mais comme il était plus subtil qu'il n'y paraît, qu'il comportait maintes nuances, et que la méthode de certains candidats reste incertaine, nous avons assez régulièrement constaté les problèmes suivants.

La restitution du premier paragraphe a été hypertrophiée, tant sur la forme (jusqu'à plus de 60 mots sur 110) que sur le fond. Trop de candidats ont voulu tout dire, tout reprendre, confondant l'essentiel et l'accessoire, la concession et l'idée principale, multipliant les approximations, erreurs, parfois contresens : les « exigences » de la première ligne sont celles des enfants, pas des parents ; c'est une allusion aux caprices des premiers, pas à « l'empressement » des seconds – pour ne citer qu'un seul exemple d'égarement. Il est en tout cas dommage que certaines copies perdent du temps, de l'encre et des mots autour de la discussion sur la pertinence de la notion d'immaturation, qui est tout à fait secondaire. Par ailleurs, un certain nombre de candidats mettent à la charge de l'auteur du texte ce terme d'« immaturité », sans percevoir qu'il s'agit là de parole rapportée. Ce qui en soi n'est pas très grave le devient lorsque l'autonomie et l'originalité de l'enfance voire l'aptitude même à conserver une part de son enfance sont nommées une fois pour toutes « l'immaturation » dans la suite du résumé.

Ce type de mimétisme verbal a en outre concouru à ce que la formule d'attaque soit fréquemment démarquée ou décalquée, le « Je ne sais si trop d'amour », devenant « J'ignore si trop d'amour » [comme plus loin « Soyons rassurés » traduit en « Restons tranquilles » !]. Nous n'ignorons pas, nous, que certains collègues sont très attachés au « respect de l'énonciation » d'un texte, en font un critère déterminant de notation et qu'il serait injuste de pénaliser les candidats s'efforçant de se plier à ce type de consigne. Il est vrai encore que l'entame du passage fait apparaître une voix singulière dont on entendra les accents personnels au fil des lignes, avec même le recours à une expérience autobiographique. L'emploi d'un « je », ici ou là, n'avait donc rien d'inconvenant et aurait pu peut-être paraître souhaitable. En réalité, l'expérience a prouvé qu'il s'agissait d'un choix sans véritable effet, d'excellents résumés pouvant indifféremment utiliser, ou pas du tout, un pronom ou un adjectif possessif de la première personne, et d'exécrables multiplier ce type d'occurrences (jusqu'à cinq fois dont un magnifique « Dans mes recherches historiennes »).

Résumons-nous : il est légitime et même recommandé de chercher à rendre l'énonciation particulière d'un texte, ce qui comprend d'ailleurs aussi son ton (polémique, didactique, poétique...). Il ne faut cependant pas que ce scrupule se transforme en incitation à céder à un trop fréquent tropisme de la part des élèves et des candidats : l'imitation de la forme poussée jusqu'au décalque, au copier-coller, à la répétition pure et simple de la *lettre* du texte (au détriment de son esprit). C'est particulièrement évident avec cette formule d'ouverture où le « je » est plutôt de nature rhétorique et il y avait mille manières plus heureuses et plus discrètes (« Malgré les menaces pesant sur elle, l'enfance reste heureusement imaginative ») de rendre l'incontestable subjectivité de ce texte.

Nous avons insisté sur ce point parce qu'il est révélateur d'un autre défaut récurrent et plus dommageable : la myopie ou le manque de recul, comme si, au lieu d'envisager le texte dans son ensemble, dans ses équilibres, on le résumait au fil de la plume, de façon linéaire, consacrant beaucoup de mots au début, et puis de moins en moins, jusqu'à ce que, s'avisant qu'on a épuisé son crédit de 110 unités lexicales, on ne fasse passer à la trappe les quinze ou vingt dernières lignes et toutes les idées qui vont avec. Et c'est ainsi que beaucoup de résumés ressemblent à des pyramides à l'envers, dressées sur la pointe. Quand il y a une pointe.

Les deux paragraphes suivants représentent environ un tiers de l'extrait et même si le résumé n'est pas un exercice de réduction mécanique, il doit cependant tenir compte de l'espace occupé par telle ou telle idée et veiller au respect des proportions d'ensemble. Ce passage devait être d'autant moins négligé que les

jeux et les dessins qui y étaient évoqués relevaient indiscutablement de l'exemple *argumentatif* que tout bon étudiant a appris à distinguer de l'exemple *illustratif* (ici la référence à Rabelais, à la Rome antique ou à la marelle, si fréquemment citée, alors que rien de tout cela ne devait être conservé, parce qu'à la fois très secondaire et très gourmand en mots). Or, la portée de ces lignes a été fréquemment réduite au seul constat de l'intemporalité de ces pratiques, les meilleurs percevant néanmoins deux idées importantes : l'inventivité verbale témoignant de l'appropriation langagière des petits et la naïveté archaïque et/ou anthropomorphe des dessins enfantins, bref, ce que Gascar appelle « les sentiments » (ligne 34), et qu'on pouvait désigner par « émotions », « affects », « conduites », « attitudes » – caractéristiques du prime âge. Pour le dire autrement : la pérennité de ces activités servait à montrer celle d'une « âme » enfantine.

Notons que quelques candidats se sont crus obligés de remplacer « enfance » par « jeunesse » ou « jeux » par « loisirs », se méprenant sur l'esprit et la règle de l'exercice qui n'est pas un exercice de synonymie. Certains termes sont irremplaçables et s'il est habile d'employer à un moment l'adjectif « ludique » pour ne pas répéter « jeux », utilisé plus avant ou plus tard, ou encore s'il convient d'éviter d'utiliser jusqu'à 10 fois les termes d'« enfant(s) », « enfance » ou « enfantin »<sup>1</sup> grâce à un effort de rédaction, de construction des phrases, on fera toujours le distinguo entre la reprise inévitable de mots-clefs qui n'ont pas d'équivalents satisfaisants avec le calque syntaxique, le montage de citations, le copier-coller, déjà signalé et qui a beaucoup sévi avec de trop systématiques reprises textuelles (« empressement », « solitude », « immaturité », « dominance », « atteinte à l'autonomie », « le jeu est l'expression totale de », « liberté intérieure », « fond d'enfance »).

Les dix lignes qui suivent contiennent la citation, support du sujet de dissertation, et nous craignons qu'elles n'occupassent une place exagérée dans la contraction, alors même que nous estimons qu'elles sont capitales. Or, c'est à la dérive contraire que nous avons assisté. Les idées ont été simplifiées, aplaties, appauvries à l'extrême, parfois trahies.

L'enfance est décrite comme « berceau » ou « vestige » « de l'humanité », ce que cette dernière a « le mieux conservé », ce qui n'est pas nécessairement inepte mais transforme une thèse anthropologique en conclusion archéologique (ce qui reste préférable au fait de parler de l'enfance comme « fondement de la société », où l'on voit qu'une impropiété lexicale conduit à un faux-sens, voire à un contresens). Trop rares ont été celles et ceux capables d'aller au-delà du simple lien entre enfance et « liberté » (l'épithète « intérieure » comptant peut-être plus que le substantif) et de voir que pour Gascar l'enfance constitue une humanité authentique, naturellement attachée à des affects immémoriaux et universels. Nous conviendrons que le propos de l'écrivain est subtil et que ce dernier en dessert lui-même l'intelligibilité par des ambiguïtés de formulation : le mot « jeu » apparaît deux fois avec des significations antagonistes, le « jeu social » étant à l'opposé de « la liberté intérieure totale » du jeu enfantin ; de même, Gascar évoque « "ce qui ne compte pas" » en recourant à d'éloquents guillemets de mise à distance, puis achève sa phrase suivante sur « compte ». Il entend en fait opposer le faux « inutile, vain, frivole », qui finit par « compter », à son grand regret, et dont il dénonce la présence dans « les plaisirs, les distractions » (Pascal aurait dit : le divertissement), avec « le jeu ou le rêve » dont la gratuité véritable nous fait échapper aux flèches du temps. Répétons-le : la pensée ici est nuancée, complexe, mais pas absconse. C'était tout l'intérêt de ce texte : offrir un raisonnement d'ensemble aisément accessible tout en présentant des points exigeant une lecture plus attentive, plus fine, ce qui a d'ailleurs permis de discriminer les productions. Celles qui escamotaient ou vidaient de sa substance ce moment du raisonnement révélaient que « l'essentiel » n'était pas compris...

La ligne 43 a été en particulier l'occasion d'un second et étonnant accès de myopie, d'un nouveau défaut d'accommodation. Beaucoup ont vu dans cette seule formule très légèrement incitative (« L'enfance dépassée, il serait bon de pouvoir continuer d'ouvrir largement la vie à "ce qui ne compte pas". ») une exhortation décisive : *il nous faut à tout prix retrouver notre enfance !* Or, exagérer la dimension injonctive de ce seul passage, sans doute en raison d'une soumission inconsciente à la *doxa*, ou, pour le dire plus simplement, aux idées reçues<sup>2</sup>, a fréquemment conduit à la confondre avec le dernier moment du passage

<sup>1</sup> À ce problème de lexique s'est ajoutée une négligence syntaxique récurrente, voire systématique, sur l'accord du nombre. Un singulier cohabitait avec un pluriel : « *L'enfant n'a pas changé. En effet leurs jeux...* », et inversement. « *Tels sont les enfants. Son imagination demeure.* » Si l'orthographe est la science des ânes, la grammaire reste l'affaire de ceux qui savent compter les moutons sans les confondre avec les patous.

<sup>2</sup> Mais aussi parce qu'on a cru comprendre que l'enfantin était menacé par « la culture, la connaissance », que l'évolution de notre société en faisait une espèce spirituelle en voie de disparition. Or, la fin du texte dit exactement l'inverse, ce qui a entraîné certains à se contredire sans sourciller.

qui *n'appelle pas* à un *retour* à l'enfantin, mais bien plutôt constate que celui-ci *se rappelle* à nous, qu'il *revient* spontanément en certaines occasions. Ce n'est pas la première fois que nous constatons cette tendance à réorienter la pragmatique de l'énoncé. Là où le discours se veut simplement descriptif (ce qui ne veut pas dire qu'il est neutre), certains résumés le transforment en discours moral (voire moralisateur) et normatif, surtout ici et dans le premier paragraphe. Or, le biais de méthode trahit peut-être un travers de raisonnement, caractéristique de la nouvelle génération, qui a fait de sérieux dégâts dans la dissertation : donner des leçons plus que proposer des arguments, juger davantage que débattre, prescrire (*on doit garder son esprit d'enfance* dans le résumé ; *il ne faut pas faire de mal aux enfants* dans la dissertation) au lieu de réfléchir. « C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature » répétait Gide dans son *Journal*, à la date du 2 septembre 1940. La générosité brouillonne n'aide pas davantage à penser.

Nous n'exigions absolument pas la référence à l'exemple personnel des soldats qui pouvait d'ailleurs présenter une équivoque, certains croyant que le jeu constituait alors pour les appelés une échappatoire face aux horreurs du combat, d'autres faisant de la guerre une activité ludique. L'idée est tout simplement que certaines circonstances obligent des individus à se rassembler (« jusqu'à la promiscuité »), en les faisant provisoirement échapper aux normes et conventions sociales, et favorisent ainsi la résurgence de l'enfantin. Ainsi, le plus important n'est pas tant que l'amusement [A] crée la complicité [B], ce qui demeure parfaitement exact, mais n'est pas l'idée principale (et encore moins originale) défendue par Gascar ; en effet ce dernier cherche plutôt à insister sur le fait que le rapprochement (« La vie en commun ») [B] provoque un retour du jeu et de l'esprit qui lui est associé [A]. La confusion de la cause et de la conséquence pouvait ici se comprendre, mais il était dommage qu'on pût ne pas voir que  $A \Rightarrow B$ , esquissé par les lignes 53-56, est en fait un rapport logique secondaire inclus dans  $B \Rightarrow A$ , énoncé aux lignes 50-53 et 56-59. Voilà longtemps que nous estimons que l'épreuve dite *littéraire* exige les mêmes qualités de logique et de raisonnement que les autres dans les concours d'écoles d'ingénieurs.

En tout cas, l'idée finale consiste en une profession d'optimisme, malgré la froideur ou le chacun pour-soi des villes de grande solitude. Or, nous avons là encore trouvé des copies confondant la concession et l'idée principale et terminant sur une note de regret, trahissant la perspective de l'auteur. À cela peut-être une raison : la difficulté pour certains de bien saisir la différence entre communauté et société, collectivité fortuite ou volontaire propice au regain de l'esprit d'enfance, d'un côté, organisation interindividuelle le bridant, de l'autre.

En conclusion, nous avons été globalement déçus (nous faisons cette fois l'accord car le pluriel n'est plus celui dit « de majesté », mais renvoie effectivement à la quasi-totalité des correcteurs) par la qualité des résumés dont le niveau général a marqué un arrêt, voire une baisse, par rapport aux progrès qui s'étaient dessinés dans cet exercice lors des sessions précédentes.

## LA DISSERTATION

Là encore, rien de très nouveau sous les lumières artificielles des salles de concours. Pour tout ce qui touche à la méthode de la dissertation et aux attendus des correcteurs, nous renvoyons aux remarques générales développées plus haut comme aux rapports des sessions précédentes.

Nous serons bien évidemment conduit à revenir sur tel ou tel point technique mais nous tenons à insister un peu solennellement sur une évidence hélas trop systématiquement oubliée : il n'est pas de dissertation *satisfaisante*, c'est-à-dire déjà jugée digne d'obtenir la moyenne mais, partant, susceptible de gravir toute l'échelle des notes au-dessus de 10 jusqu'à atteindre à l'excellence, sans *respect* initial de la citation faisant l'objet de la réflexion. Le sujet, la citation est<sup>3</sup> finalement la seule chose qui change de session en session, et donc la seule sur laquelle il nous est possible d'écrire des choses neuves.

Or, pas de *respect* sans regard, prise en considération, lecture attentive, précise, complète, des termes composant la ou les phrases à discuter<sup>4</sup>, sans non plus un travail d'examen qui interprète, ou à tout le moins

---

<sup>3</sup> Comme Pierre Gascar, nous faisons un accord de proximité, et celui du texte n'a nullement perturbé les candidats qui l'ont scrupuleusement respecté en recopiant la citation.

<sup>4</sup> Mais l'explication de la citation ne doit pas se faire mot à mot, de façon linéaire et scolaire et dans une syntaxe incertaine. Le pointillisme maladroite crée alors la plus grande confusion. Un tel décortiquage ne donne pas le sens d'une phrase ou de deux et moins encore les enjeux d'une thèse.

s'interroge sans se contenter d'observer. Encore faut-il que cette phase préparatoire, qui demande du temps et une grande énergie intellectuelle, ne soit pas considérée comme un passage obligé d'un protocole scolaire dont on cherche plus à se débarrasser qu'à tirer profit. Si l'introduction est un moment-clef de la dissertation, c'est parce qu'elle l'*ouvre*, aux deux sens du terme. Comme le chambellan d'Andersen, nous croyons en la « science des clefs », à cette différence près que c'est l'introduction qui pose les questions<sup>5</sup> (via la problématisation, pour aller vite) et que c'est le développement (dont le plan a été clairement annoncé au terme de l'introduction) qui fournit les réponses. Mais on ne saurait répondre de façon pertinente et convaincante à une mauvaise (ou fausse) question, et pas davantage si, après s'être correctement interrogé, on part dans une direction différente de celle indiquée, qu'on parle d'autre chose, qu'on *change de sujet* (de conversation – puisque dissenter, c'est *discuter* avec la citation, dialoguer et débattre). Comme lors des récentes sessions, nous avons été frappés par le nombre de « promesses de Gascon » : une très intéressante interrogation sur les données du problème en phase introductive déçoit l'espoir qu'on plaçait en elle car elle se voit très vite remplacée par un développement préenregistré et interchangeable ou alors terriblement indigent. Au moins le second dure-t-il moins longtemps...

Ce type de travaux vient alors alimenter la riche cohorte des copies qui passent tristement à côté de la cible et dont il existe diverses déclinaisons qui se combinent entre elles, du développement absolument hors sujet, « resucée » fidèle et parfois bien écrite d'un corrigé magistral mais qui n'a rien à faire ici, à la « régurgitation » incohérente, obscure, voire incompréhensible, d'éléments de cours, de notions, d'exemples, en rapport avec le programme. Le candidat ressort à peu près tout ce qu'il sait sur le thème et place toutes les citations qu'il a apprises. Il y a sans doute en amont un investissement sérieux mais, répétons-le, le sujet n'est même pas approché, sans qu'on sache très bien si c'est un choix ou l'expression d'une incapacité<sup>6</sup>. Le nombre de pages fournis et la longueur des innombrables citations empruntées aux œuvres (citations dont l'intérêt propre laisse sceptique) sont inversement proportionnels à la clarté et à la pertinence du propos. Les notes obtenues ne peuvent que grandement décevoir les auteurs de ces développements qui ne ressemblent plus guère à des dissertations.

Par conséquent, aux copies profuses, confuses, adipeuses et d'autant plus indigestes qu'elles font presque totalement fi de la citation, nous préférons toujours des développements sobres et dynamiques, dont l'efficacité tient à ce que tout y concourt à traiter effectivement le sujet. *Beaucoup de bruit pour rien*, d'un côté, *Rien de trop*, de l'autre. Grâce soient donc rendues à ceux qui font entendre une pensée rythmée mais harmonieuse, reposant des longues et lourdes cacophonies.

Que dit la double phrase de Pierre Gascar<sup>7</sup> et que peut-on en dire ? Quels sont ses enjeux ? Quelles questions et quels problèmes pose-t-elle et quelles perspectives ouvre-t-elle ?

« Ainsi, l'enfance représente [...], à elle seule, ce que l'humanité garde d'intact. L'enfance est immergée dans l'essentiel, en deçà des spécifications que la culture, la connaissance imposera peu à peu à l'individu. »

Toute la difficulté et l'intérêt de l'exercice est d'associer esprit de synthèse et qualités d'analyse. Grâce à la lecture attentive du texte qu'a réclamée le résumé, tout candidat devrait être en mesure d'avoir une première idée de la portée globale de la citation. Ainsi Pierre Gascar défend-il une vision extrêmement positive de l'enfance. Ses pratiques et valeurs ont traversé les siècles, quasiment inchangées car protégées

---

<sup>5</sup> Attention aux rafales d'interrogatives, peut-être fort pertinentes en elles-mêmes, mais dont l'accumulation crée une force centrifuge et non centripète comme devrait le faire une problématique, donne le tournis et fait perdre de vue ce qui va être effectivement retenu pour servir de base à la réflexion et à la démonstration

<sup>6</sup> Nous verrons qu'il existe peut-être des « faux-sens de bonne foi », des interprétations erronées mais sans malice. Néanmoins, que tout candidat intègre s'inspire d'un passage d'*Emile* que beaucoup d'étudiants se remémorent facilement et que nous paraphrasons ainsi : « il vaut mieux se porter au sujet, que d'apporter le sujet à soi ». Si nous voulons bien « rattraper » certaines dissertations, incapables de cerner avec fermeté les enjeux du sujet, mais rendant compte malgré tout d'un travail personnel et d'une lecture sérieuse des œuvres, afin d'amortir une note potentiellement disqualifiante, nous continuons à déplorer les copies frileuses car surtout soucieuses de « caser » des citations jugées incontournables ou de produire un discours purement général sur les œuvres au mépris des enjeux particuliers du sujet.

<sup>7</sup> Pour éviter toute ambiguïté sur la nature du travail demandé, il avait été décidé de supprimer « aujourd'hui ». Peut-être aurait-on pu faire de même avec « à elle seule ». La locution signifie « par elle-même », « par essence » ou « par nature », et non « elle seulement ». Une telle interprétation n'a cependant pas incité, comme nous le craignons, certains candidats, ou alors très marginalement, à céder à un travers assez fréquent et à proposer ainsi un développement hors-sujet sur les « autres choses » que l'enfance susceptibles de représenter « ce que l'humanité garde d'intact ».

des particularités culturelles et sociales. Reste maintenant à se livrer à un examen plus minutieux<sup>8</sup> des termes employés dont chacun permet tout à la fois de mieux appréhender la thèse, et donc d'être en mesure de l'étayer dans un premier temps ; d'en voir ensuite telle ou telle limite, de lui objecter tel ou tel point ; et enfin d'en dépasser les limites ou contradictions apparentes. C'est comprendre la question et se voir souffler les réponses. Paraphrasant Racine, tout candidat ayant studieusement mené ce travail pourrait ainsi s'écrier : *ma dissertation est faite, je n'ai plus qu'à l'écrire.*

1. « l'humanité » : le terme a plusieurs sens et les copies avisées ont su faire y référence : l'ensemble des êtres humains ou l'ensemble des caractéristiques qui font de l'homme ce qu'il est – et plutôt pour le meilleur. Gascar emploie le substantif avec la première acception mais rien n'interdit de jouer avec la seconde. L'enfance serait-elle la *mesure de l'homme* ? Un enfant serait-il plus « humain » qu'un adulte ? Pourvu qu'on ne s'en tienne pas à traiter de la supposée bonté enfantine qu'on affirme puis qu'on infirme grâce à des exemples *pro* puis *contra*, la question est digne d'intérêt. En effet, quel étudiant n'a pas croisé la sentence d'Érasme : on ne naît pas homme, on le devient ? On a par ailleurs fréquemment assisté à une substitution (implicite et plus ou moins volontaire) d'homme à humanité, ce qui entraîne un changement d'échelle : l'enfance constituerait ce qui reste « intact » chez l'individu tout au long de son existence. Le défaut majeur de cette approche, dont le traitement effectif n'empêchait heureusement pas toujours de revenir par moments au sujet d'origine, est qu'elle a souvent été vue comme une opportunité de placer et de plaquer un raisonnement familial mais n'ayant plus qu'un très lointain rapport avec le problème : I. Être faible, l'enfant se doit de grandir. II. Mais en grandissant, il perd de sa pureté. III. Mais l'enfance ne disparaît jamais en nous. En lieu et place d'une réflexion sur l'*humanité* de l'enfance, on nous a servi le brouet cent fois servi du rapport entre enfance et âge adulte.

2. « garde d'intact » : la préposition « de » a parfois été omise, transformant la formule en « ce que l'humanité garde intact », oubli qui a encouragé le gauchissement ci-dessus mentionné : on ne parle plus d'une part fondamentale d'humanité conservée grâce à l'enfance, mais d'une enfance protégée (ou devant l'être) par l'humanité, compris comme synonyme de « la société », « l'histoire », « le monde ». Rien n'interdisait de traduire « intact » par « pur », à condition de saisir que la pureté « chimique » comptait sans doute davantage que la pureté « morale » (comme l'écrit un candidat : le caractère « naturel » de l'enfant se limite peut-être à sa première seconde de vie) et qu'il ne fallait pas non plus, encore une fois, profiter de l'occasion pour proposer un développement sur « l'enfance comme âge d'or ».

3. « immergée dans l'essentiel » : voilà la formule-clef de la citation. On peut s'étonner que d'aucuns aient pu y voir une dénonciation de l'enfance ramenée au primitif voire au primaire, au viscéral, alors que Gascar parle à la ligne 40 des « pouvoirs de l'esprit » dont cet âge est capable. Objecter dans un second temps qu'à force de baigner dans l'essentiel, l'enfance pouvait s'y noyer, ou à l'inverse suggérer que l'enfance est *réduite* à un « essentiel » douteux, était parfaitement légitime, et même astucieux ; il fallait néanmoins partir d'une appréhension positive du syntagme. Il était impératif de s'interroger sur les acceptions possibles de ce mystérieux « essentiel ». Or, le texte lui-même offrait une multitude de réponses. Pour ne pas alourdir ce rapport, nous n'entrerons pas dans le détail. Disons en vrac : l'irréalisme, l'imagination, une certaine animalité, le commun, le jeu, la liberté intérieure totale, le « pour rire », « ce qui ne compte pas », l'apparemment inutile, une certaine manière de concevoir et d'employer le « temps humain. » On pourrait ajouter : l'élémentaire, le simple et en même temps, grâce à la locution « pouvoirs de l'esprit », le spirituel et peut-être le sacré. On a trouvé une intuition remarquable, sous la forme d'une métaphore assimilant l'enfance à une « cellule souche », « essence du vivant », appelée à se spécifier au cours de son développement. Certains ont compris que cet « essentiel » l'était aux yeux de l'enfant lui-même. Si l'on pensait à des besoins élémentaires (dont les alimentaires, par exemple), on pouvait avancer des arguments probants et l'on vient de dire qu'il n'était pas illégitime de retourner l'expression en défendant l'idée que l'enfant se perd par son égoïsme. Mais beaucoup ont élargi cet « essentiel » à toutes les qualités (et défauts) supposés caractéristiques de l'enfance (« curiosité », « esprit de découverte », « désir d'école et de connaissance », et tout aussi bien « caprices », « besoins physiologiques », « dépendance »), si bien qu'une chienne n'aurait pas retrouvé ses petits dans ce « chenil » en « ébats ».

---

<sup>8</sup> La version que nous livrons de cette démarche relève bien évidemment d'un travail préparatoire au brouillon et ne saurait se confondre avec l'explication rédigée de l'ensemble de la citation qui en sera le produit *raffiné* proposé au cours de l'introduction.

L'erreur de perspective inverse s'est produite, et « essentiel » a été réduit à « important ». Dès lors on s'est demandé avec beaucoup de gravité si l'enfance constitue bien une période importante de la vie d'un homme. Beaucoup nous ont alors rappelé, plus tôt ou plus tard, en amorce ou en ouverture, que tout le monde passe par là... Reste que confondre « est immergé dans » et « représente » et passer d'« essentiel » à « important » témoigne d'une lecture, ou hâtive, ou fautive, bousculant lexicque et syntaxe.

4. « en deçà des spécifications » : passons sur la confusion entre « en deçà » et « au-delà ». Le terme même de « spécifications » a été peu interrogé et sollicité car très fréquemment confondu avec déformations voire perversions. *L'enfant naît naturellement bon, la société le corrompt*. Ce dernier verbe est de fait présent à la ligne 2 du texte de Gascar, mais, nous l'avons dit, sous forme de discours rapporté. Que les propos de notre auteur ne soient pas très éloignés des thèses de Rousseau, nous en convenons. Mais de quel droit rabattre les premiers sur les secondes et caricaturer ces dernières, sur lesquelles on s'empresse de fonder toute heuristique ? Certes, ces « spécifications » peuvent être des appauvrissements [« resserrée dans sa fonction »] ou des aliénations : « la conscience morale, la raison, le jeu social » qui « assignent » des « attributions » et menacent la liberté, la mesure, le calcul, une attention à tout ce qui « compte », y compris dans les plaisirs. Mais le pire n'est jamais sûr ! Spécifier, c'est aussi préciser, étoffer, enrichir, voire améliorer. Ainsi, trop rares ont été les copies exploitant, et la nécessité et les vertus mêmes d'une particularisation sans laquelle il n'est pas d'individualisation (ce que suggère P. Gascar, peut-être malgré lui, en terminant sa phrase sur « individu ».)

5. « la culture, la connaissance » : il n'était peut-être pas indispensable de gloser longuement ces deux termes qui précisent la nature de la spécification. Les meilleurs candidats relevaient qu'ils orientaient la réflexion sur le rapport entre l'inné et l'acquis. On pouvait faire du mot « éducation » un équivalent tout à fait recevable, mais encore et toujours pourvu qu'on n'y vît pas un prétexte pour « refourguer » un topo « prémâché » sur la question. La brutalité de notre vocabulaire est à la mesure de l'exaspération des correcteurs devant de telles manœuvres de diversion.

6. « imposera peu à peu » : négligeant cette expression, pas mal de candidats ont cru bâtir une antithèse en expliquant, après être partis de la pureté originelle de l'enfance, que l'éducation allait la mettre à mal. Mais c'est bien déjà le point de vue de P. Gascar. Une telle partie n'est que la continuation de la thèse par d'autres moyens ! Cette double maladresse (et de compréhension de la citation et de méthode) a été très fréquente et n'a pas forcément été sanctionnée sans discernement. Mais on a inversement valorisé tous ceux qui ont su questionner le verbe « imposer », en discuter la connotation de coercition, faire remarquer que c'est aussi l'enfant qui cherche la connaissance (voir Wole), s'interroger sur « peu à peu » qui omet le fait que c'est d'emblée que culture et connaissance transforment un enfant (« Je le répète, l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre, il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connaît sa nourrice, il a déjà beaucoup acquis. »), car ils se sont montrés capables de discuter de façon solide et pertinente l'opinion présentée. Une antithèse ne consiste pas à clamer que « c'est pas vrai », comme dans une cour de récréation ; c'est donner les raisons qui font remettre en question(s) la perspective défendue par l'auteur. Ce qui méritait d'être contredit, ici, ce n'était pas l'influence de l'éducation, qu'on ne saurait pas plus décentement contester que le caractère humide de la pluie, mais le fait qu'elle puisse être vue comme une contrainte alors qu'elle peut répondre à un souhait, ainsi que la vitesse et la nature de ses effets.

Bien évidemment, le meilleur candidat du monde ne peut offrir que ce qu'il a et il lui serait humainement impossible d'avoir tout vu et de tout dire. Le sujet était riche, ouvert, complexe sans être compliqué, permettant des angles d'attaques différents, ce qui a procuré aux correcteurs la satisfaction de lire des productions variées. Mais il ne faut pas confondre une réflexion partielle avec une réflexion lacunaire (dans quelle mesure l'enfant est-il soumis à la culture ?) ou indigente ou totalement artificielle (dans quelle mesure l'enfant est-il bon ? ou : comment peut-on contribuer au bonheur des enfants ? ou : le jeu est-il un moyen d'apprentissage efficace ?).

En tout état de cause, après avoir consacré du temps à l'analyse pour nourrir et orienter la réflexion, il convient pour le candidat de faire retour sur une vision globale du problème, de revenir à la synthèse, de



décider d'une question et d'une démarche, de formuler une problématique à laquelle puissent répondre le plan (et le raisonnement) choisis<sup>9</sup>.

Voici donc quelques problématiques hautement *recevables*.

Peut-on essentialiser l'enfance au point de l'assimiler à un état universel et fondamental de l'humanité, que la vie en société viendrait progressivement dénaturer ?

L'humanité est-elle accomplie en l'enfant ou doit-elle être accomplie par l'éducation ?

[Autre version : L'indétermination de l'enfant qui n'est pas encore formé par les conventions sociétales [*sic*, mille fois hélas] et ses expériences personnelles le rapprochent-elles d'un état commun à tous les hommes ou au contraire l'absence de développement de certaines de ses capacités l'en éloigne-t-elle ?]

L'enfant est-il immergé dans l'essentiel ou dans l'accessoire, le futile ?

Existe-t-il une nature fondamentale, atemporelle et universelle, de l'enfance ? (à ne pas confondre avec : Quelles sont les caractéristiques de l'enfance ?)

Comment l'enfance peut-elle rester intacte alors que l'éducation qui lui est associée passe par la culture et par la connaissance ?

À partir de là, tout bon développement pouvait s'articuler autour d'une opposition ou, mieux, d'une tension, entre d'une part le caractère universel et atemporel de l'enfance, attachée à une vérité et une simplicité humaines telles qu'elles apparaissent dans la gratuité du jeu ou la puissance infinie de l'imagination, et d'autre part l'incomplétude inhérente à la condition enfantine conjuguée à son impossibilité de rester vierge de toute influence extérieure, et cela d'autant plus que tout enfant a *besoin et envie* d'être tiré de son statut de mineur pour devenir pleinement qui il est.

Restait la difficulté que représente fatalement (y compris pour un enseignant chevronné) la « synthèse ». La troisième partie revient fréquemment à : « les deux mon général », ou (variante du précédent) « en fait ni l'un ni l'autre » ou alors un « bon, à présent, parlons d'autre chose ». Elle est parfois une redite de la première, avec d'autres couples d'arguments/exemples, ce qui est d'autant plus regrettable que première et seconde parties ont pu être fort convaincantes. Mais nous avons trouvé d'excellents dépassements : celui qui propose le fait que certes l'enfance est ce que l'humanité garde d'intact, mais qu'elle est elle-même soumise à de constantes modifications ; celui qui explique que s'il y a bien quelque chose d'universel, c'est la façon dont l'âge adulte idéalise l'enfance ; celui qui invite à réfléchir à l'enfance comme moyen pour l'adulte d'« échapper à la société » ; celui qui montre comment l'essence même de l'enfant peut se nourrir de la culture dans laquelle il grandit.

Un mot pourtant sur une synthèse prévisible et fréquemment rencontrée consacrée à la mémoire et à l'écriture de l'enfance. Terminer là-dessus, consacrer l'ultime argument de la dernière partie de son raisonnement à cette perspective, pourquoi pas ? Mais encore et toujours à condition de ne pas oublier les termes exacts et les enjeux véritables du sujet (« humanité », « intact », « essentiel », « spécifications qu'imposera la culture, la connaissance »). Au lieu de quoi, nous avons eu trop souvent l'impression de subir un *passage* obligé (le fameux « pont aux ânes », justement), d'être en face d'une pièce rapportée, lourdes de considérations savantes de nature générique ou stylistique qui n'ont pas leur place ici. Ou alors, tant qu'à répéter inlassablement qu'*Aké, les années d'enfance*, est un « roman [autobiographique] », autant consacrer quelques lignes à justifier une telle dénomination...

Nous voudrions aussi revenir sur une dernière problématisation assez fréquente : « l'enfance est-elle invariable et immuable ? » qui nous permettra de faire porter la lumière sur deux faiblesses méthodologiques, distinctes et liées. L'usage des références et leur nature.

Cette perspective, tout à fait valable en elle-même, s'est trop souvent transformée en recension des ressemblances et des différences entre les enfants ou les enfances. On dresse la liste des caractéristiques supposées universelles : l'innocence, la gaieté, les jeux, l'imagination, l'impatience, le désir de découverte, sans jamais (ou si rarement) montrer en quoi elles seraient liées à un « essentiel » humain. Bref : « l'enfance est intacte car on retrouve dans les trois œuvres l'univers typique de l'enfance » ... Vient ensuite un catalogue

---

<sup>9</sup> La problématisation d'un sujet n'a de sens que dans la mesure où elle sert à construire un plan réflexif, c'est-à-dire une réflexion planifiée. Or, deux parties qui ne se contredisent ni ne s'annulent, mais s'opposent sans renversement manichéen pour déboucher sur une prise de position nettement définie, resteront toujours plus convaincante qu'une sainte trinité tirée à hue et à dia. L'important demeure donc de conférer une dynamique ou une forme de progression logique au raisonnement.

des spécificités ou oppositions des *cas* : la richesse, la sollicitude dont on bénéficie, le type d'éducation reçue, les expériences vécues, etc... On ne s'avise pas qu'on reste dans une forme d'illustration et qu'au lieu d'argumenter, on décrit.

Précisons ce point : citer cet extrait d'*Aké* pour donner un exemple de l'imagination débordante (et enfantine) de Wole : « La grenade, c'était la reine de Saba, les révoltes et les guerres, la passion de Salomé, le siège de Troie, l'Éloge de la beauté du Cantique des Cantiques. », c'est ne pas voir que, justement, l'enfant est très tôt acculturé dans ses rêveries. Cette référence aurait eu sa place dans une synthèse, montrant l'influence particulière de la « connaissance » dans la « spécification » de cette puissance universelle et particulièrement développée chez les enfants que constitue l'imagination. Ou alors c'est plutôt le fait que Wole soit aussi sensible aux représentations de saint Pierre sur les vitraux de son église qu'aux masques des *egùngùn*, allant jusqu'à les confondre, qui aurait dû être mis en avant pour attester que l'imagination enfantine fait fi des croyances ou des préjugés imposés par la culture.

Dans un même ordre d'idées, pourquoi avoir toujours voulu placer cette même phrase d'« Une histoire des dunes » : « L'enfance a pour tout le monde ses moments lumineux qui, par la suite, illuminent toute la vie. »<sup>10</sup>, alors que d'autres passages auraient été infiniment plus parlants et utiles ? « l'enfant était devenu chrétien par le baptême. Le garçon prospérait, son sang noble restait chaud et il puisait des forces dans la maigre pitance, il grandit dans cette humble maison. La langue danoise, comme la parle le Jutlandais de l'Ouest, devint sa langue. La graine de grenadier du sol d'Espagne se changea en plante d'oyat sur la côte ouest du Jutland. » [« la langue naturelle » et commune à tous les enfants dont parle Rousseau doit bien à un moment se spécifier, devenir un idiome local !] ; « Sa poitrine abritait de nombreuses cordes qui auraient pu résonner de par le monde s'il avait été placé autre part que dans la maison du pêcheur près de la mer du Nord. » ; « Quelque chose se mit alors à bouillonner dans son sang espagnol de haute naissance ». Autant d'extraits permettant de réfléchir au vertigineux problème du rapport entre nature et culture, inné et acquis, œuf et poule (ou canard ou cygne).

Voilà qui nous permet de rappeler que seule la maîtrise réelle du corpus, une connaissance de première main des textes permet de traiter effectivement et efficacement tous les sujets de dissertation envisageables. Comme chaque année nous avons relevé des confusions, méprises, approximations, parfois gênantes. Et comme chaque session, nous avons été frappés par le contraste entre la quantité des exemples et leur qualité, c'est-à-dire leur pertinence. On multiplie toujours les citations comme autant de « preuves » sans se rendre compte qu'il faut en justifier l'emploi par rapport à l'idée qu'on entend défendre – et qu'il est nécessaire que tout cela soit bien approprié au sujet dans son ensemble. Tout bon candidat, non seulement accepte de courir le risque de renoncer à des pans entiers de savoir prémâché et de thématiques largement visitées pour affronter réellement la thèse à étudier à la lumière des œuvres du programme, mais encore doit savoir sacrifier parfois tout un lot de phrases empruntées à ces dernières et apprises par cœur mais sans lien avec la question à traiter. Sinon le viatique devient bagage encombrant, avec le coût inévitable que crée tout excédent de cette nature dans un aéroport... D'où l'intérêt de retenir des formules plutôt que des lignes entières et la nécessité de fréquenter de façon personnelle, voire intime, les textes pour être en mesure d'y référer avec intelligence, c'est-à-dire de façon judicieuse. Malheureusement, de nombreux travaux donnent l'impression que leurs auteurs ont assidûment lu leur cours, mais seulement après coup, ou se sont plongés dans des parascolaires, plutôt qu'ils n'ont réellement fréquenté les œuvres, très grossièrement assimilées grâce à divers aide-mémoire, alors qu'ils auraient pu et dû apprendre à les connaître sous la direction bienveillante de leurs gouverneurs, cicérones certes rétribués (*tout travail mérite salaire* – une citation pour 2023), mais sincèrement attachés à les aider à découvrir et comprendre les classiques d'un patrimoine universel (Andersen, Rousseau, cette année. Hugo ou Nietzsche l'an dernier) mais aussi des créations contemporaines dont l'exotisme apparent (Alexievitch, Soyinka) achève de prouver que l'humanité, comme l'enfance, est une et indivisible – mais multiple.

---

<sup>10</sup> En revanche, il était parfaitement normal que nous retrouvions fréquemment les trois mêmes exemples suivants : l'enfant qui est la voix de l'innocence et de la lucidité dans « Les nouveaux habits de l'empereur », cette formule d'*Emile* : « n'en attendez que la vérité naïve et simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. », le refus de Wole de se prosterner (ni devant l'Alaké d'Abeokuta, ni devant l'Odomo d'Isara, mais devant « un inconnu arrogant » à la cour de ce dernier). Mais l'épisode gagne encore en puissance argumentative si l'on se souvient de sa chute : « À la fin des vacances Essay décréta que désormais nous allions pratiquer la grande prosternation, non seulement à Isara mais chez nous à Aké. », preuve irréfragable que l'« essentiel » défendu par l'enfance est aux antipodes des normes et conventions auxquelles est soumis le monde adulte.

Nous finirons comme il se doit sur l'expression, la qualité du français employé.

Pas une copie, fût-elle remarquable par ailleurs, qui ne pèche ici ou là sur ce point. Mais hélas une écrasante majorité de travaux ont été jugés unanimement d'un niveau de langue faible, voire inacceptable. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la prolifération des manquements aux règles de base de la communication écrite va finir par rendre inintelligible le propos. À ce titre, charabia, amphigouri ou galimatias sont plus mortels qu'une dysorthographe, certes regrettable et mécaniquement pénalisée, mais n'obérant pas fatalement la compréhension du raisonnement (parfois extrêmement suggestif).

Au rebours, une « belle langue », du moins au service d'une réflexion pertinente, met en valeur la qualité de la pensée et augmente le plaisir du lecteur.

Deux observations de détail pour conclure : les titres des contes d'Andersen devaient être reproduits entre guillemets et non soulignés, comme ils l'ont été dans la plupart des cas. Et *éponyme* se dit du personnage qui donne son nom à l'œuvre et non l'inverse. La confusion s'est hélas imposée, la faute peut être jugée vénielle et elle n'empêchera personne de dormir, mais le diable, ou le bon Dieu, est dans les détails.

## 4/ CONCLUSION

En évaluant des travaux individuels, nous nous efforçons de privilégier ce qui est réussi par rapport à ce qui est manqué. Mais en rendant compte d'une session d'ensemble, il n'est pas anormal que nous ayons une perspective globalement inverse. Pas par insatisfaction malade ou complaisance dans la jérémiade, mais au contraire avec la volonté et l'espoir de trouver mieux l'année suivante. Ce cru 2022 ne laissera pas un souvenir impérissable. Nous comptons sur les futurs candidats pour qu'ils tiennent compte de nos remarques et recommandations. *Sapere aude* ! Pense par toi-même, prends le risque de te servir de ton intelligence ! Tous les obstacles ne sont pas vaincus par un travail acharné, et obtus. À une certaine improbité du labeur, littéralement *commun*, il faut toujours préférer la sincérité d'un effort personnel.